

Philippe Pollet-Villard
L'homme
qui marchait
avec une balle
dans la tête

roman

PHILIPPE
POLLET-
VILLARD

Flammarion

L'homme qui marchait
avec une balle dans la tête

Philippe Pollet-Villard

L'homme qui marchait
avec une balle dans la tête

roman

Flammarion

© Flammarion, 2006.
ISBN : 978-2-0806-9039-5

Pour Basil et Gaby.

J'ai longtemps dit, la vie c'est un gros bastringue qui tourne, un manège huilé avec plein de petits véhicules posés dessus, tous bien différents.

Au départ on a le choix : le petit camion de pompiers, le cheval noir, le cheval rouge, l'avion, la fusée, la diligence, le cochon qui vole, le dragon, l'hélicoptère, ça tourne et ça ne s'arrête pas. Dans ce grand manège, il y a des enfants qui prennent tout de suite leur place, par exemple sur le petit cheval, après ils ne changeront plus jamais, leur vie, ce sera toujours le petit cheval. Ils n'auront rien essayé d'autre et même pire, ils n'auront jamais vu le petit camion de pompiers qui roulait juste à côté du petit cheval, ni la fusée qui clignote. Quand on parlera d'eux, ce sera le « petit cheval » par-ci, le « petit cheval » par-là et ils seront très contents comme ça. Plus tard on dira : il a toujours su ce qu'il voulait, il était né pour ça, son petit cheval, sa petite vie, son petit tour de manège toujours pareil. Ils croiront qu'ils ont choisi, alors qu'ils n'ont rien choisi du tout et rien vu non plus de ce qu'ils auraient pu voir et surtout rien compris au grand bastringue qui tourne dessous, de comment ça fonctionne dans les rouages tout en bas. Dans la graisse qui fume. Le grand panorama du monde en dessous. Les bas-fonds.

LE GRAND BASTRINGUE

C'était, ce fut. C'était il n'y a pas si longtemps, dans les carrières de marbre, du côté de Massa e Carrara, sur les premières montagnes qui dominent la mer dans le nord de l'Italie. Tous tailleurs de pierre, les hommes qui étaient au-dessus de nous, ma famille. Mon père en parlait souvent, des hommes couverts de poussière blanche, ces tailleurs de pierre, ils fabriquaient les sépultures. C'était comme on dit – mais pas méchamment – en ce temps-là, dans ce coin de l'Italie : des gens très terre à terre. Des hommes qui toussaient, paraît-il très bruyamment en descendant de la montagne ouverte à cet endroit par le milieu. Acharnés telle une ribambelle de fourmis à tirer derrière eux des blocs de marbre depuis des générations, du bloc brut à la pierre polie, toute la chaîne, jusqu'à en faire des tombes magnifiques. Les pierres sortaient du sol ici. Et pour pas mal d'Italiens de cette époque, ce marbre, cette tombe et ce nom gravé devait être la chose la plus importante de leur existence. On jugeait la vitalité d'un chef de famille à ça, la taille d'un caveau. Alors ç'aurait pu durer longtemps, j'y serais moi aussi sûrement encore, à genoux dans les carrières de marbre, si mon grand-père, mon illustre grand-père ne s'était pas levé, au milieu d'une nuit, dans une carrière qu'il n'avait pas

eu la force de quitter pour rentrer dormir. Il s'était levé, le visage blanc de poussière et en regardant le ciel, comme somnambule, il avait murmuré : *Construire des villes, construire des villes. Je vais construire des villes!* Il n'était qu'un enfant, mais c'était devenu obsessionnel et irrémédiable comme une pierre qui bascule, tout le monde en avait parlé dans la région et je vous jure que cette histoire est vraie. Il avait lu son destin dans les étoiles. Il ne devait pas avoir plus de quinze ans et sa famille n'avait rien su répondre.

Dans cette région plus qu'ailleurs, on acceptait l'idée que les choses étaient gravées quelque part. Et c'est ainsi qu'il avait quitté son pays, sa mine et ses parents pour venir en France, à Paris, étudier l'architecture. Place d'Italie. Parce qu'un quartier ne porte pas son nom par hasard, mon grand-père avait atterri là et c'est ainsi qu'il était devenu architecte bâtisseur. Certains immeubles portent son nom dans le 13^e, pas seulement l'immeuble de notre famille, d'autres façades. Une plaque apposée au-dessus de la porte, ses initiales entourées d'étoiles, un certain nombre d'étoiles et disposées d'une certaine manière, parce qu'entre-temps, il était aussi devenu franc-maçon.

C'était mon grand-père, quand on parle de lui, et on en parle encore assez souvent, c'est avec de longs soupirs dans la voix, on souffle, on souffle, un peu comme quand on veut raviver un feu. On voudrait voir encore la braise, la petite lumière, l'inspiration céleste. Mais c'était, ce fut, c'était une autre époque. Dans l'appartement, je veux dire dans un coin du salon, dans les boîtes qui traînent, il y a

encore des plans qu'il a dessinés : des choses très concrètes, des brevets, des systèmes de canalisations, des meubles et puis des choses plus poétiques, comme par exemple des plans du ciel. Un compas dessiné dans les étoiles. De grands papiers bleu nuit. Il a fait ça, mon grand-père, des plans du ciel.

Peut-être que cet homme était fou, parfaitement fou, que cette illumination dans les montagnes n'était que démence hallucinatoire et que les gens qui l'ont cru ne valaient pas mieux. Mais cet homme, ce bon génie, a engendré ma mère. C'était paraît-il une enfant formidable dont il était très fier et cette femme formidable, un jour, a rencontré mon père, encore dans le 13^e et parce qu'il n'y a toujours pas de hasard, c'était aussi un Italien de la région des montagnes marbrières. Mon père était constructeur, maçon et franc-maçon comme son beau-père mais il n'était pas un génie fou, c'était un esprit rationnel. Bon ouvrier avant tout, je l'ai toujours vu avec une truelle dans la main.

Et je ne sais plus comment mon grand-père est mort, ni comment mon père a rencontré ma mère, mais leur nom fonctionnait comme une seule phrase parce qu'on n'échappe pas à sa destinée et que les montagnes n'en finissent pas de fabriquer des pierres et des coïncidences. Mon père s'appelait *da Pietra* et ma mère *Radice*, « Radice da Pietra », racine de pierre, un nom qui semble vouloir dire quelque chose, et cela reste sans importance. C'était une belle famille d'après-guerre, ce n'était plus seulement des enfants d'immigrés, je veux dire qu'entre-temps, ils avaient fait la guerre et que cette guerre les avait

faits eux aussi : Français. Mon père et ses frères avaient été résistants, ils s'étaient battus pour la liberté, ils avaient crié un nombre incalculable de fois *Vive la France !* avec le moins d'accent possible. Il y avait eu le sifflement des balles dans la rue, ils en parlaient souvent, mais ce n'était pas seulement ça, il y avait eu l'après-guerre et l'après-libération. Ces hommes du bâtiment avaient remis les murs en place, une multitude de murs effondrés, fissurés, percés. Rebouché ça et là les impacts de balles. Et donc ces hommes, ces gens du bâtiment, n'avaient pas seulement fait la guerre, ils en avaient effacé les traces.

Dans le salon, en guise de décoration, il y a toujours eu deux tableaux : à gauche, un portrait de Jean Moulin, à droite, une photo du général de Gaulle. Le côté Jean Moulin c'était mon père, le côté de Gaulle c'était ma mère, chacun son coin et chacun ses certitudes. Sujet sensible, très sensible dans la famille, et pour cette raison dans le salon, il y avait deux fauteuils et deux tableaux : de Gaulle et Jean Moulin. Mon père avait quelques têtes désignées comme ça, pas seulement celle du général de Gaulle, il y avait aussi par exemple Jacques Brel. Mon père n'aimait pas du tout Jacques Brel. Il disait *Ce type est un trou du cul vaniteux* et l'objet du mépris était, je crois, la chanson *Ces gens-là*. Parce que pour lui, mon père, *chez ces gens-là*, c'était un peu chez lui, et ce chanteur serait comme un type du Nord qui se moquerait de la misère du Sud et allez savoir pourquoi. Le dimanche matin, quand il se rasait, mon père passait toujours le même disque, le chant des partisans :

Ami, entends-tu le cri noir des corbeaux dans la plaine !
C'était censé remplacer la messe, ça résonnait dans tout l'immeuble, avec les chœurs qui reprenaient derrière : *Ami, entends-tu*, le plus fort possible, c'était ça l'ambiance de ma famille, des gens qui s'étaient battus pour. Et cette musique, ce chant des partisans et ces cris noirs jetés dans l'oreille des voisins, agissaient comme un rappel permanent. La guerre pouvait resurgir ici, dans la famille Radice da Pietra.

C'est là que j'ai atterri, moi, Jean-Pierre, dans les années cinquante et quand j'écris ce nom, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a encore le mot « pierre » dedans, c'est un détail, une sorte de petite malédiction, il y a toujours un caillou qui traîne, un gravier dans les rouages, comme on dit. J'ai donc atterri dans cette famille en troisième position, parce qu'avant moi, il y avait eu ma sœur Mylène et encore bien avant mon frère Virgile. Virgile, le premier petit garçon, qui avait été le premier vrai drame de mes parents, l'enfant tragique, tombé malade dans sa poussette avant même de savoir marcher. Méningite, déflagration cérébrale. À l'époque, ça ne se soignait pas, alors voilà, mon frère Virgile est resté toute sa vie un peu absent. Et je vous parlerai de ma mère plus tard, du courage qu'il faut pour être une mère et de ce lien si particulier qui unissait ma mère à la vie. J'en reparlerai.

Pour un certain nombre de gens, je ne parle pas de ma proche famille, je parle d'un certain nombre d'autres gens, Virgile mon frère était l'être tabou, le

sujet d'un malaise récurrent dans les conversations, d'ailleurs quand il fallait prononcer son nom, et les occasions n'étaient pas si courantes, les gens ne prenaient pas la peine d'articuler, c'était fait rapidement, comme si le simple fait de l'évoquer pouvait porter malchance. Les gens glissaient sur la dernière syllabe, et chose curieuse, moi Jean-Pierre, dans la bouche des autres, je n'entendais pas Virgile, j'entendais « Virgule ». Comment va ton frère, virgule, Jean-Pierre ? Comment va-t-il, virgule. Donc cet enfant, ce garçon, Virgile, Virgule, est resté longtemps une ombre devant, parce qu'un grand frère est normalement là pour vous défendre ou vous apprendre à vous défendre, et que la première chose que j'ai dû admettre, moi Jean-Pierre, c'est que le monde serait un peu à l'envers et qu'il y aurait quelque chose à dépasser. Virgile ne serait jamais un grand frère protecteur et rassurant, le genre de grand frère que l'on appelle à la rescousse dans les cours de récréation, et pourtant, il aurait pu, physiquement j'entends. Virgile était un géant. Aussi grand que moi je suis resté petit, un enfant dont on dit très tôt qu'il est déjà très grand pour son âge. Ces quelques centimètres le rendaient d'autant plus visible et donc d'autant plus absent. Virgile était un enfant attardé trop grand pour son âge et ce ne serait jamais un grand frère. Jamais. Ce handicap me rendait susceptible, les autres enfants le sentaient, pendant les compétitions de karaté, depuis les gradins, ils gueulaient *Pense à ton frère, Jean-Pierre, pense à ton frère !* Ça me réveillait spontanément ; ça n'était plus seulement moi qui tapais, c'était lui à travers moi. Il

sortait dans mes poings, on se retrouvait à deux contre un. Et quand je dis que je le sentais, lui, ce frère en moi, plus fort que moi, ce n'est pas une image, je ne parle pas de magie, ni même de poésie, non, je le sentais vraiment, vivant en moi, plus fort que moi, et moi seul le sentais. Et ça n'en finissait pas d'être une petite tristesse personnelle.

Cette absence, je lui cherchais une raison. Je me disais parfois que mon frère était peut-être plus intelligent que la moyenne et qu'il faisait semblant de ne rien comprendre. Parce que, comme souvent les gens très intelligents, il avait peut-être besoin d'être vraiment tranquille pour réfléchir à son aise. Je dis : *J'ai appris à me battre pour lui.*

Alors voilà, sur la table d'accouchement, on avait été content de me voir venir, ma sœur Mylène surtout. Je serais le véritable petit frère. Un vrai petit garçon pour lui tirer les cheveux. Elle n'a pas été déçue, Mylène. D'ailleurs, c'est sa manière de parler, elle emploie souvent cette image, elle dit *Je m'en suis fait des cheveux!* Mylène s'en est fait des cheveux pour Virgile, le frère anormal, et pour son autre frère, moi.

Dans la rue, il y avait un autre enfant, et il me comprenait : lui aussi fils d'Italiens mais plus au sud, ça n'était plus tout à fait la même Italie. Ses parents avaient débarqué plus tard, pas de combats dans la résistance, pas de portraits sur les murs. C'étaient des immigrés d'après-guerre. Un petit regard noir perpétuellement en colère, qui contenait la violence comme moi je la contenais. Tous les fils d'immigrés

TABLE DES MATIÈRES

Le grand bastringue	11
La voiture bleue de Betty	91
Trois barrages	111
La salle des miracles	141
Une plage de sable, hors saison	167
Le gouffre de Padirac	257
Le salon de Daniela	275

Composition et mise en page



N° d'édition : FF903901
Dépôt légal : août 2006

Extrait de la publication